

7 Janvier 37
1584

« ... Aux entourures » par CHATELAIN-TAILHADE

J'avertis que je vais choquer tout le monde, à commencer par mes amis.

Il manquait quelque chose au dernier numéro de notre *Merle*. Je ne parle pas d'une de ces plaisanteries-maison touchant la Normandie et son incontinence d'hélicoptères, ou le dernier écart de langage de l'adorable Mimi-Touffue : douces, blagues dont la ponctualité même est une cocasserie. Non, il y manquait le brocard térébrant, l'anathème forcené, le coup de fouet furieux de l'Eriunyte.

Alors, quel ? N. I., ni, lui ?

C'était pourtant un joli sujet d'investive. On pouvait ne pas y aller avec le dos de la plume : le public est « en or » et le thème éprouvé...

— Mais, nom d'un chien, parlez en prose ! De quel s'agit-il, ou de qui ?

D'André Gide, simplement.

Ne craignez rien, je n'en suis pas. Que celui de vous qui me soupçonnerait de préférer Sodome à Cythère me donne carte blanche et me passe sa petite amie. Si je vous fais étudier un maître, divine, ce ne sera pas le baron de Charlus, mais l'Arétin... Compris ?

Ceci dit — et maintenant que les prudes se sont converti la face, que les austères ont lâché leur mot et les plaisantins fait le leur — je demande la parole. Oh ! je ne vais pas me pavaiser d'une ridicule indulgence, ni chercher de réticentes excuses à des comportements qui n'en ont pas besoin. Inutile tout cela. Je vous demande seulement en quoi la pédérastie d'André Gide vous incommode, et si le genre de reproche que vous lui faites a vraiment à vos yeux une valeur d'argument.

Pour mourir et pour faire l'amour, chacun s'arrange à sa façon. Je ne suis pas l'inventeur de cette formule que j'approuve. Elle est de Pierre Seize et réfute à l'avance les excessives indignations. Vice, l'homosexualité ? C'est à voir. Façon d'aimer qui n'est pas la nôtre, voilà tout. Du moment que l'amateur affronte — si j'ose dire — un partenaire consentant, qu'il n'use pas de contrainte ou n'abuse pas d'une naïveté, libre à lui de se délasser, selon ses goûts, fussent-ils hétérodoxes. Vous aimez les navets ? Moi, je les déteste, même fondus dans le jus d'un canard tout parfumé de thym... Allez-vous me traiter de vicieux, de répugnant, d'inflect ?

— Mais Gide s'est vanté de son uranisme, sans la moindre décence. A pleins volumes, encore !

C'est exact. Comme Casanova s'est vanté de son érotomanie ; comme le marquis de son sadisme ; comme Léon Bloy de sa bigoterie. A cela, je ne vous répondrai qu'en parodiant la célèbre réplique d'un homme qui m'est cher : « Qu'importe !... si le texte est beau. »

En un mot, comme en dix : je ne marche pas. On sent trop qu'il suffit désormais de ne pas gêner de devant Staline, pour devenir immédiatement la cible de mépris, de fureurs fanatiques. Considérer la grande énigme moscovite, même d'un œil sympathique, s'il est trop attentif, devient déjà suspect. La religion nouvelle veut des adorateurs aveugles et soumis. Pour le sceptique de bonne foi, si le Paradis reste futur, l'Enfer est immédiat. Crois ou crève. Il monte de certaines pages, de certaines encres, un tel avant-parfum de grillades d'hérétiques,

que Torquemada dans sa fosse doit renifler et dire : « Hé ! Hé ! Je connais cette odeur-là ! »

On ne s'embarrasse même plus de logique. On affirme d'André Gide qu'il est un bâtisseur sur nûdes, un rêveur, un esthète, un échappé de thébaïde, que devaient effarer le fracas des usines et la suee des piocheurs. Mais on ne se demande pas si Romain Rolland, par exemple, était mieux préparé à rendre un jugement valable. Gide regrette-t-il d'avoir vu là-bas la terreur courber trop de fronts, on se hâte de confondre la liberté avec l'indiscipline, et de la baptiser trahison.

Ne vous y trompez pas, Pierre Seize : celui qui vous parle, en ce moment, n'est pas un individualiste style « vie de bohème », bourgeois dans le fin fond. Je sa moelle et systématiquement adepte des personnelles solutions. Qu'on me montre un chemin où nous pourrions nous engager tous ensemble, cœur à cœur, coudé à coudé, et quels que soient les pruneaux qu'on y récolte, vous me verrez sur les rangs. Seulement, je veux savoir où le chemin mène et si je suis pas du tout sûr que le vôtre soit le bon.

Je souge, tandis que vous chantez — vingt ans après Octobre — le los de l'U. R. S. S. stalinienne, à ces Conventionnels qu'on entendit crier sous l'échafaud de Robespierre : « Le tyran est mort ! la Révolution continue ! »

La Révolution était morte.

La tyrannie venait de renaître. Ils ne se trompaient que de ça...

Permettez. Je n'ai pas fini de choquer le monde.

Car après André Gide, voici que Céline s'en mêle ; Céline dont je pense toujours — ohé ! Fauxbras — qu'il n'a le génie dans le sang, comme une vérole.

Ne blaguez pas Bardamu, César ! Il y a de sa manière dans vos accents.

Pas content de l'U. R. S. S., Céline, pas du tout !

On a dit de *Mort à Crédit* que c'était un volume tout en points de suspension, *Mea culpa* grouille de points d'exclamation à chaque ligne. On dirait des larmes de rage.

Un livre ? Touchant l'U. R. S. S., non. L'épaisseur d'un article, pas plus. Un magnifique exemple de prose écumante ; mais un exemple qui ne prouve rien, impossible de comparer avec le bouquin de Gide.

Retour de l'U. R. S. S., c'est le carnet d'un voyageur. *Mea culpa*, c'est un hurlement de furieux. André Gide a multiplié les remarques, les souvenirs. Il témoigne. Céline gueule au charbon. Il faut fouiller, bien fouiller ces vingt pages, pour y trouver ceci :

Le peuple russe est misérable et prétentieux.

Tandis que l'ingénieur gagne 7.000 roubles par mois, la femme de ménage n'en touche que 50. Une paire de souliers coûte 900 francs ; il faut en lécher 80 pour un ressemelage « précaire ».

La police soviétique est « la plus abondante, la plus soupçonneuse, la plus carne, la plus sadique de la planète ».

Enfin, les hôpitaux — celui du Kremlin à part et les salles pour « la tourmente » — sont sordides et ne vivent qu'au 1/10 d'un budget normal.

Certes, c'est inquiétant, très inquiétant. Mais c'est trop lapidaire. Des impressions peut-être justes,

mais qu'il eût fallu justifier par des faits, des noms et des dates. Tandis que cette frénésie de gouffle funèbre et de rognes fauves, lancées hâtivement, comme au débarquer, dans le tumulte d'un quai de gare, ne renseignera vraiment sur l'U. R. S. S. nul perplexo de bonne foi.

N'allez pas en conclure que Céline ait signé avec la bourgeoisie — la nôtre — un armistice. Car s'il vomit le stalinisme, il conclut notre société avec un redoublement d'application. Tout le monde y passe, même le peuple, le « prolo » : « Être la grande victime de l'histoire, ça ne veut pas dire qu'on est un ange ! Il s'en faudrait même du tout ».

Bien sûr ! mais ça veut au moins dire que les bourreaux sont dans le camp d'en face. Alors, s'il y a des excuses dans l'air, elles vont tout droit aux suppliciés.

Non, non, Céline ! L'Homme n'est pas fatalement le « petit patricien informe » de la page 17 de votre livre, l'ordure immonde, extrême, extrême. La preuve, c'est qu'en page 40, ayant changé de thème, nous narrant l'admirable, émouvante et tragique existence de Philippe Ignace Semmelweis, vous nous appelez à Budapest : « *Edme d'un homme y va fleurir dans une pitié si grande, d'une floraison si magnifique, que le sort de l'humanité en sera, par elle, adouci pour toujours.* »

Alors, on s'attendrait maintenant, espèce de grande brute ?

Dites donc, vieux frère, si vous présentez à l'Apré romancier L.-F. Céline le bon docteur L.-F. Destouches, du dispensaire de Cilichy ?

Simple histoire de prouver à Céline que toutes les âmes, en 1937, ne sont pas forcément de la quin-lescence d'étron...

CHATELAIN-TAILHADE.

Pa
ri
Pr
er
Pr
ve
ce